

FEUILLETON DU "SAMEDI", 30 JUIN 1900 (1)

L'Enfant du Mystère

LIII

L'OCCASION

(Suite)

—Je la tiens ! se dit-il, j'en ferai ce que je voudrai. C'est un merveilleux outil qu'une main prévoyante, mais cachée, a placé près de moi.

Puis, tout haut :

—J'ai hâte, au contraire, de vous avoir à mon service et de vous faire une existence des plus enviables. Seulement, avant d'en arriver là, il me faut triompher de certaines difficultés qui exigent votre concours.

Comme il tardait à s'expliquer :

C'était donc bien grave ?

—Après ? fit-elle.

—Il importe, dit-il enfin, que je sois renseigné d'une façon exacte sur la santé de Mme de Fallière. Oh ! vous ne moirez pas longtemps à son service. Elle est flambée, archi flambée.

Il disait cela sans ombre d'émotion.

L'idée de cette mort prématurée le plongeait d'arcs dans le ravissement.

—Après ? répéta Césarine.

—Voilà. C'est bien simple : dès que la comtesse aura rendu son âme à Dieu, vous m'expédiez une dépêche, poste restante, à Gabès, où je m'arrangerai de façon à être averti de suite. Sans perdre une minute, je viendrai régler mon affaire à Châteauroux et nous filerons ensemble en Tunisie.

Malgré toute l'horreur que lui inspirait ce rôle, la Rassajou s'y résigna. Elle ne voyait aucune issue à sa situation.

Elle lui dit, monsieur Jacques, dit-elle, que vous me tiendrez

—Jurez.

vos promesses. — Virieu ! j'espère bien qu'avant une année,

—C'est juré, dit-il, à l'abri des soucis.

nous serons, l'un et l'autre, à Châteauroux avec une lettre secrète

Le lendemain, il l'expédiait à Châteauroux avec une lettre secrète

pour Mme de Fallière. — de son fils, Césarine, tout en larmes, lui

Au moment de se séparer, dit-il, de se séparer.

demanda la permission de l'embrasser. — embrasser.

—Mais comment donc ! la ma

Allez-y !

Et il lui tendit la joue. — Voilà ce le bon.

—Et maintenant, ajouta-t-il, ouvrez. — Brémont vint avec re-

cherche, débarquait au Havre, chez William Clakay.

Marcel, prévenu par dépêche, l'attendait.

Il le reçut dans sa chambre.

—Le patron est sorti, dit-il, nous avons le temps de causer, il ne renrera pas avant cinq heures. Tu as bien fait d'accourir à mon premier appel : M. Clakay aime les gens résolus.

Après avoir parlé longuement de l'affaire de Tunisie, le poète ne manqua pas d'adresser des reproches à son ancien condisciple de la pension Lambert.

—Tu aurais dû, lui dit-il, me prévenir par dépêche de la mort de notre pauvre maître. En voyageant de nuit, j'avais le temps d'arriver pour les obsèques. C'était un devoir sacré à remplir.

—J'ai cru bien faire, déclara Jacques d'un ton dégagé. Du reste, tu n'avais rien à y gagner : le père Lambert ne t'en aurait pas plus dit à toi qu'à moi. Il n'avait déjà plus conscience de rien. Il s'est éteint sans avoir proféré une parole intelligible.

—Là n'est pas la question. Tu mets toujours l'intérêt en avant. La vérité est que, ce jour-là, je ne me trouvais pas à mon poste et que c'est de ta faute, puisque M. Lambert m'avait fait appeler par dépêche et que tu savais mon adresse au Havre.

—Je le regrette profondément, dit Jacques. N'en parlons plus et laisse-moi te remercier du fond du cœur d'avoir pensé à moi pour cette entreprise tunisienne.

—Tu me remercieras si cela réussit à ton souhait.

Jacques, qui tenait à se renseigner avant d'aborder le patron, posa cent questions au poète, notamment celle-ci :

—Alors, tu as de l'influence sur le patron ?

—Oui, et pour cause. En Touraine, j'ai sauvé sa fille, Augusta, qui a failli périr dans un accident.

—Sa fille ! Et il ne t'a pas offert la forte somme ?

—Si, mais j'ai refusé.

—Toujours le même ! Ah ! tu es bien heureux de ne pas avoir de besoins ! Tu es un sage de naissance.

William Clakay venait de rentrer.

—Attends-moi ici, dit Marcel, je vais avertir le patron que tu es arrivé.

Resté seul, Jacques crut devoir employer son temps en examinant les papiers épars sur le bureau du poète.

Dans le buvard, il trouva le début d'une pièce de vers, intitulée : *Celle que j'aime*.

Le ton de la poésie était d'une telle exaltation, d'une telle sincérité que Jacques en conclut que le fils de Mme de Fallière était amoureux.

Amoureux de qui ?

—Je le saurai bientôt, se dit Jacques en remettant tout en place.

Marcel revint tout souriant.

—Le patron t'attend. Il a déjà étalé ses dossiers sur son bureau. Tout va bien. Il te remerciera à dîner, ce soir. Tu verras mon élève.

—Verrai-je aussi Mlle Clakay.

—Oui. Je lui ai déjà parlé de toi.

—Est-elle jolie ?

La question déplut fort à Marcel qui, au lieu de répondre, s'écria :

—Suis-moi, le patron a déjà commencé à s'impatienter.

En entrant dans le cabinet de travail du millionnaire, Jacques Brémont sut se composer un visage d'honnête homme.

Il plut à première vue à Clakay qui, absorbé par son projet, était enchanté d'avoir sous la main un des meilleures élèves de l'Institut Agronomique de France.

Malgré les laissses et remonta travailler au portrait d'Augusta.

Comme il l'avait prévu, il retrouva Jacques au dîner de famille.

—Votre ami, lui dit le patron, est l'homme qu'il me faut. Il a parfaitement compris l'affaire. Nous partirons pour Gabès dans une huitaine, après avoir fait nos acquisitions à Paris. Il n'y a plus une minute à perdre.

Marcel présenta Jacques à Augusta, puis à son élève.

Le soir en quittant l'hôtel du millionnaire, le fils de Rassajou se disait avec ivresse :

—Je tiens la fortune. Elle sera complète si je parvenais à me faire aimer de la belle Augusta. Malheur à celui qui me barrerait le chemin !

LIII

A CHATEAURoux

Pour des causes que nous ferons bientôt connaître, l'enquête de Briollet en vue de retrouver la Rassajou n'était pas aussi facile qu'il l'avait cru tout d'abord.

Partis en Algérie à la recherche de François, le reporter resta un mois sans donner de nouvelles.

Enfin, Maxime reçut de lui une lettre ainsi conçue :

« Cher baron,

« Excusez mon long silence.

« Trouver François Brégeat dans le désert n'était guère plus facile que d'y dénicher une aiguille dans le sable.

« Aborder ce grand personnage et lui parler à cœur ouvert présentait des dangers. Il pouvait considérer cette interview comme étant de très mauvais goût dans ses États et me faire fusiller sans autre forme de procès.

« Vu l'impossibilité de tourner les obstacles, je les ai abordés de front.

« Je n'ai pas eu à m'en repentir.

« François Brégeat m'a fait les honneurs de son palais et a bien voulu m'écouter.

« Ma voix tremblait légèrement à la fin de mon discours.

« — Raviserez-vous, m'a dit ce personnage digne des contes de Mille et une Nuits, je vois que j'ai affaire à un honnête homme et que je puis le laisser retourner d'où il vient. »

Il m'a donné certains renseignements des plus précieux pour nos recherches. Quant au fond de l'affaire, il ne sait rien, ayant quitté Genty-le-Loup à l'âge de dix ans.

« Nous avons de quoi nous débrouiller. Je tiens la piste de la Rassajou.

« Permettez-moi de me reposer quelques jours à Tunis et de visiter, pour mon plaisir, ce beau pays.

« Toutes mes amitiés à vous et à M. Pierre Sorlac. »

Comme on le voit, Briollet était arrivé à découvrir la nouvelle personnalité du neveu des Rassajou.

(1) Commencé dans le numéro du 23 décembre 1899.